

Dans les Ecoles Maternelles

Comment nous apprenons à lire et à écrire par l'Imprimerie

J'emploie l'Imprimerie avec les tout-petits depuis quelque sept ou huit ans et je dois dire que je ne me suis pas toujours servi du matériel absolument selon les principes de Freinet. J'ai parfois employé le syllabaire simultanément avec la presse, croyant aller plus vite : j'ai essayé de grouper des séries de mots pris dans nos imprimés et contenant les mêmes difficultés. Tous ces essais qui avaient pour but de mettre un peu d'ordre dans les acquisitions de l'enfant ont échoué pitoyablement et je suis persuadée qu'on apprend à lire et à écrire sans ordre méthodique, comme on apprend à parler, pourvu qu'on ait quelque chose d'intéressant à lire et à écrire ; notre logique d'adulte n'a rien à voir avec le travail de globalisation qui s'accomplit dans le cerveau de l'enfant à son insu.

Lorsque les petits de cinq ans nous arrivent, ils sont tout de suite séduits par les constructions, le modelage, le découpage, la peinture et les petits doigts malhabiles touchent un peu à tout sans se fixer à rien. Ils veulent tout de même des crayons de couleurs et une feuille de papier pour faire comme les grands et ils font quelque chose... Oh ! quelque chose d'informe ! A peine distingue-t-on la rondeur vague d'une tête ou des verticales hésitantes qui sont pourtant des jambes. Mais je conserve précieusement ces premiers essais. Je m'approche :

— Qu'est-ce que tu as fait là ?



Le repas dans un jardin d'enfants en U.R.S.S.

— Ça c'est moi, ça c'est mon petit couteau rouge, que mon pépé m'a acheté. Il a deux lames. Je le garde pour tailler mes crayons.

— Alors, viens, je vais l'écrire sous ton dessin, et de mon écriture la plus appliquée :

« Tintin a un joli petit couteau rouge à deux lames pour tailler ses crayons ».

— Voilà, lis. Et il répète à peu près la phrase, en perroquet, bien sûr, mais avec un petit sursaut de triomphe qui promet. A ce moment je donne à Tintin un belle couverture, on y met la page, on boulotte : la première pierre est posée. Je n'ai jamais vu un enfant qui ne revienne le lendemain sans dire :

— Je veux encore faire une page pour mon livre. Et avec quelle joie il le feuillette et répète par cœur, à chaque page « l'histoire » du dessin qui devient de joar en jour plus lisible.

Mais voilà que nous avons déjà quelques feuilles de ce genre à notre livre. Il est bien étonnant qu'un jour ou l'autre, un des enfants ne vienne en racontant un fait capable de susciter l'intérêt de tous : On parle de chiens ; cela rappelle à Jean son chien Sigur qui est mort. Comme son histoire est intéressante, on fait cercle autour de Jean, et il précise : Sigur était noir, il ne le mordait pas mais il aimait les poulets ; il avait mangé les petits canards de Georges ; c'était de tout jeunes canards : alors il a fallu le tuer ; c'est le papa qui l'a noyé.

Et quand on a assez causé, je propose de faire tous le dessin du chien et des canetons. On prend les feuilles, on reproduit la scène tant bien que mal. Je recommande de laisser un peu de place pour le texte. Le dessin fini, je rassemble les petits bonshommes devant le tableau, et j'écris très gros, en lignes très courtes :

**« Jean avait un chien noir qui s'appelait
Sigur. Son papa l'a noyé parce qu'il man-
geait les canetons de Georges ».**

Chacun le lit ou plutôt le récite, puis nous l'imprimons. C'est à peine si mes gamins ont vu tirer les textes des grands ; je n'ai encore jamais attiré leur attention sur une lettre et ils ne savent pas tenir un composteur. Mais n'importe. Il n'y aura que quelques séances un peu pénibles comme celle-ci.

Ils viennent autour de la casse un peu inquiets. Je leur montre comment on tient le composteur. Je leur montre aussi l'encoche que porte chaque caractère et sa place, puis j'indique à chaque enfant le casier où il doit puiser, ainsi pour chaque caractère, pour chaque espace... Je dois dire que cette première impression est laborieuse pour tout le monde : les composteurs se renversent, les lettres se plantent à l'envers et souvent il faut appeler les grands pour aller plus vite car la petite main non entraînée se crispe vite sous la fatigue. Enfin, à force d'efforts et grâce à l'entraide, le bloc est dans la presse. Chacun va prendre sa feuille, chacun tire son imprimé de la presse avec un éclair de surprise et de joie. On lit puis on va placer sa feuille dans son livre. C'est la seconde pierre de l'édifice qui est posée. De là viendra le désir de connaître les lettres.

A partir de ce moment, les enfants ne voudraient que composer et imprimer. Je laisse les petites mains manier les composteurs, les remplir d'espaces, de ronds, de barres, de n'importe quoi, à condition de ne pas mélanger les caractères. Ils ont chacun leur maison et chacun leur visage : voici celui qui est tout rond, celui qui a un point. Voici celui qui marche sur deux jambes et celui qui en veut trois. Celui qui lève les deux bras et celui qui a une barre en travers et je montre un tableau de lecture que personne n'avait encore aperçu, un tableau format d'une demi-feuille de papier dessin sur lequel j'ai collé les lettres de l'alphabet (gros caractères). Nous confrontons les lettres et les caractères de métal. Je ne fais pas remarquer

que ces derniers sont à l'envers et, chose bizarre, les petits enfants ne s'en aperçoivent pas, au début. Pour ne pas les embrouiller, je leur laisse mettre p pour q, d pour b ou réciproquement, quitte à corriger moi-même. Après quelques séances de ce genre, les petites sont presque capables de composer n'importe quelle ligne d'un texte sans connaître le nom d'aucune lettre et sans savoir lire un mot.

Maintenant, ils préfèrent le devoir imprimé au texte manuscrit. Aussi réclament-ils chaque jour qu'on imprime : c'est le plus « joli » devoir qui a les honneurs de l'impression, et notre livre de vie grossit de jour en jour. Cependant, je surveille la composition : on perd de vue sa ligne. Il y a les majuscules, les signes de ponctuations, les espaces qu'on oublie toujours. Il y a bien là quelques moments fastidieux pour la maîtresse, mais avec quelle joie on arrive tout seul au bout de sa ligne. Les mieux doués y arrivent bien vite, d'autres vont plus lentement, mais pour tous la victoire sur soi-même est une grande joie.

Lorsque les enfants ont un peu fixé la physionomie de chaque lettre, tout en aidant à composer, je dis les noms des lettres : je parle alors du grand et de son petit frère, le petit e, du v qui est pointu et du u qui lève les deux bras... J'attire l'attention sur un mot essentiel du texte et il n'est pas rare que l'un des enfants s'écrie : « Il faut deux a pour faire papa ». Je profite de l'occasion pour isoler le mot et je propose d'essayer de l'écrire. Ce sont nos premiers essais d'écriture.

Ils arrivent ainsi très vite à connaître des mots simples et ils essayent d'écrire le devoir. C'est amusant de les voir relire sans une défaillance une ligne où pas une lettre n'apparaît nettement. On dirait des lignes d'une mauvaise sténo et les parents qui voient cela ne sont pas toujours fiers de leurs enfants : Où sont les pages de bâtons impeccables qu'ils ont faites ? Heureusement, cela ne dure pas. Bientôt les jambages se redressent, les courbes s'assouplissent, les boucles s'étirent en bonne place et on commence à distinguer quelques mots.

Peu à peu, on lit quelques mots aussi, on reconnaît quelques syllabes et l'on continue à lire par cœur le livre de vie, mais on le lit avec grand plaisir et cela suffit. A chaque page on retrouve le petit dessin qui rappelle le texte et on est jamais las de répéter les petits faits de sa propre vie. Je fais remarquer les diphtongues : je les mets en évidence sur un autre tableau préparé à cet effet. Je montre aussi les majuscules. Et nous avons l'air de piétiner sur place jusqu'au jour où tout à coup l'enfant s'aperçoit qu'il sait lire. C'est quelque chose de merveilleux, cette éclosion subite qui se produit : il y a huit jours, tel enfant annonçait, maintenant, il n'hésite presque plus. Alors, je prends un petit conte facile à lire : je le lis et le lui fait lire... Personne de plus surpris que l'enfant. Cette révélation le transporte : il sait lire ! Le voilà sauvé. Comme le bébé qui se lance un beau matin à faire ses premiers pas, ou comme, après avoir longtemps zézayé il lance un « maman » victorieux, notre élève sait lire sans presque se rendre compte qu'il a appris.

Maintenant son livre ne lui suffit plus : il part en exploration avec un enthousiasme inouï. Il veut tout lire, mais il revient toujours à son livre de vie : il y retrouve ce qu'il lisait par cœur, mais combien il le goûte mieux maintenant qu'il le lit vraiment ; combien cela lui paraît plus sien ! Les enfants qui ont appris b a ba, qui ont marché pas à pas selon la cruelle logique adulte ne connaîtront jamais cette joie. Nos élèves lisent avec une compréhension étonnante : ils mettent une idée sous chaque mot parce qu'on est parti d'une idée qui leur était bien connue pour leur apprendre le mot.

— Mais alors, vous employez la méthode globale ou la méthode analytique ? me disait un jour l'Inspecteur primaire.

— Ma foi, le nom de la méthode m'importe peu. On pourrait tout au plus l'appeler méthode vivante et que pourrait-on trouver de plus attrayant pour les petits que le livre de vie ?

— Mais, est-ce que vos élèves lisent de bonne heure ?

Voilà la grande préoccupation de la plupart des maîtresses, surtout dans les classes surchargées et voilà aussi un critérium infaillible. J'avoue que mes élèves ne lisent pas plus tôt qu'ils ne liraient par une autre méthode. Ils lisent d'autant plus vite qu'il sont mieux doués, comme tout le monde peut le constater avec n'importe quelle méthode. Je ne fais, d'ailleurs plus rien pour les faire lire six mois plus tôt ou plus tard, bien convaincue que cela ne sert de rien. A quel âge lisent mes élèves ? J'ai des fillettes très bien douées qui ont lu couramment à cinq ans, sans que je les fasse jamais lire, mais seulement en se mêlant aux grands qui composaient. La plupart de mes élèves normaux lit vers six ans, les plus lents vers sept. Ils lisent lorsqu'ils sont psychologiquement prêts à lire, lorsque leurs facultés s'éveillent ; mais je ne brusque jamais cet éveil et il se fait dans la joie. Ce qui est pour moi un résultat infiniment plus appréciable que le gain de quelques mois, c'est l'intérêt avec lequel ils lisent, leur plaisir, leur engouement, puis-je dire. J'en ai qui, à sept ans, lisent d'eux-mêmes, d'un trait *Le petit chat qui ne veut pas mourir* ; d'autres, à huit ans qui lisent tout un numéro d'*Enfantines*. Si je pense que des pédagogues aussi autorisés que Ferrière conseillent de n'apprendre à lire qu'à sept ans, c'est là un assez bon résultat.

Mais ce n'est pas seulement l'apprentissage de la lecture et de l'écriture que ce merveilleux matériel de l'imprimerie à l'école facilite et vivifie : c'est tous les autres enseignements... mais ceci fera l'objet des articles qui suivront.

J. LAGIER-BRUNO.



Elèves de Saint-Plaisir (2^e classe) imprimant